

combat de taureaux. On jugera par là que Florian est aussi bon prosateur que gracieux poète.

(A continuer.)

## UN SUCCÈS DE LARMES.

### II

#### LE PRISONNIER.

(Suite.)

Étendu mollement sur un sofa de velours de Gênes, placé devant une table couverte de toutes sortes de vieux parchemins, lisant avec patience quelques grimoires presque indéchiffrables, Aggutorio reçut on ne peut plus cordialement le divin Pietro Rametti, l'aigle des savants, le docteur des docteurs, le faiseur de miracles.

Il daigna offrir lui-même un siège au jeune homme, et, dès que celui-ci eut pris place à ses côtés, il prononça lentement, magistralement, ces paroles :

— Je vous dois la vie, mon cher cousin Pietro.

Le docteur romain répondit par un geste plein de modestie, qui charma l'ancien négociant.

— Vous n'avez ressuscité, reprit Aggutorio. Or, vous n'avez pas eu affaire à un égoïste, à un avare, à un ingrat. Je veux vous prouver ma reconnaissance... Il ne me reste que des parents éloignés, parmi lesquels je ne distingue que des fous et des dissipateurs... Ils désiraient me voir splendidement enterré au Campo-Santo. Je n'en doute pas, car j'ai mille raisons pour le croire. Vous, au contraire, vous à qui j'ai eu recours en désespoir de cause, vous dont j'ai négligé la précieuse connaissance, vous m'avez sauvé.

— Mon cher cousin, repartit Pietro, je suis assez heureux de mon succès. L'aide de Dieu a été certainement beaucoup plus puissant que le mien, et...

— Très-bien, très-bien, interrompit Aggutorio ; mais vous me permettrez de reconnaître ici l'effet de votre science. Vous travaillez sans cesse, on me l'a dit. Vous possédez un talent immense, et votre famille est nombreuse. J'ai pensé à vous.

— Enfin, dit à part soi Pietro, je vais pouvoir rapporter à la maison une somme qui vous permettra de mieux vivre tous pendant quelque temps.

Aggutorio, qui s'était tu un moment, ajouta :

— Un homme ordinaire s'imaginerait se rendre quitte envers vous en vous donnant seulement deux ou trois cents écus... A mon avis, il y aurait encore là de l'ingratitude... Je ferai plus pour vous, cher cousin Pietro... Vous attendrez, mais vous ne perdrez rien pour attendre. Voici mon testament ; lisez-le !

En parlant ainsi, Aggutorio passa en effet un parchemin à Pietro.

C'était un acte par lequel le riche Pisan laissait à son cousin Pietro Rametti sa fortune entière ; à la seule condition qu'il acquitterait certains legs, d'ailleurs insignifiants, en égard au chiffre des biens qu'il possédait.

Pietro fut un peu déconcerté. Attendre ! ne vaut-il pas mieux souvent recevoir un écu comptant que d'en voir miroiter mille dans l'avenir ?

Néanmoins il remercia le vieillard avec effusion, et

prit congé de lui après lui avoir offert ses services pour le cas d'une réchûte.

— Merci, cousin Pietro. J'espère que je pourrai me passer de vous... le plus longtemps possible.

Vingt-quatre heures après cet entretien, Pietro Rametti rentra à Rome.

### III

#### LES BONS SOINS.

Un mois d'absence de Pietro était chose grave pour une famille aussi pauvre que la sienne. La clientèle du docteur romain avait souffert ; les besoins de Julia et de ses enfants étaient devenus plus impérieux et plus pressants. Le malheureux Pietro ne tarda pas à regretter la tournure qu'Aggutorio avait donnée à l'expression de sa reconnaissance. Il eût préféré à des richesses futures, qui pouvaient se faire attendre longtemps encore, "quelques centaines d'écus," présentement encaissés. Au seizième siècle, c'était comme aujourd'hui : les hommes de sens aimaient mieux tenir que courir.

Quoi qu'il en fût, il n'y avait pas à s'insurger contre les faits. Notre savant devait courber la tête, et accepter les conditions de son vieux cousin.

En face de la réalité, il commença par s'armer de courage. Il lutta, lutta énergiquement contre les étreintes de la misère. Puis, au bout d'une quinzaine de jours, ses ardeurs scientifiques et ses rêves de gloire l'emportèrent sur le positif de la vie. Pietro Rametti se replongea dans les profondes théories. Les problèmes, les découvertes chimiques, les hypothèses médicales, tourbillonnèrent dans son esprit. Adieu les froides et calmes résignations de la raison : le père de famille disparut devant le savant, et les privations de toutes sortes accablèrent les êtres qui lui étaient le plus chers.

La misère étouffe vite celui qu'elle étreint dans ses serres impitoyables. Encore quelques semaines, et le pain allait manquer absolument sous le toit du médecin. Le peu de meubles qui se trouvaient en son logis, disparaissaient pièce à pièce. Les usuriers ne trouvaient plus de gages à leur convenance chez Pietro Rametti ; aucun n'eût consenti à lui prêter désormais un écu.

Peut-être le docteur eût-il dû écrire à Aggutorio, et lui tracer le tableau de sa triste position. C'était l'avis de Julia, dont l'âme maternelle se déchirait à la pensée que bientôt ses enfants auraient faim.

Mais Pietro résista ; Pietro se sentait humilié par l'aveu de sa misère. Son orgueil saignait à la pensée d'apprendre au négociant de Pise la poignante vérité. Comment paraîtrait-il l'égal d'Aggutorio, s'il mettait une fois à nu les secrets de son intérieur en détresse ? Aggutorio le savait gêné, mais non pas misérable. Pietro frémissait, rien qu'à l'idée d'avoir l'air de demander l'aumône à son riche parent.

Cependant, au milieu même de ses angoisses, Pietro reçut une visite bien inattendue, celle d'Aggutorio.

Le vieillard cherchait des distractions, et comptait beaucoup sur un séjour de quelques semaines à Rome, pour hâter sa convalescence ; il y comptait d'autant plus que, résidant dans la même ville que Pietro dont la science le tranquillisait, il demanderait de temps en temps à celui-ci des conseils.

Aggutorio mena grand train à Rome, où il vécut